

titre possible: «C'est la romance de la vie» [*«de Paris» chante Trenet*]

1. Le petit bal perdu

C'est ce jour-là que je suis né. Sur la place du village, entre les tilleuls, on avait tendu des fils et accroché des lampions. La buvette avait installé de longues tables et des bancs. L'orchestre? Une batterie, une trompette et un accordéon. Ça jouait à peu près juste et ça swinguait. Ces années-là, sur la fin de la guerre, on avait besoin de se sentir... comment dire?... vivre!

Elle n'était pas de chez nous. D'ailleurs, quand on a un visage comme le sien, on n'est de nulle part. Elle était avec des amies. Elles se sont assises où il restait des places, juste en face de moi. Elles parlaient beaucoup, elles riaient. Elle avait les cheveux très sombres, noirs. Elles sont allées danser. Je la regardais tourner, se déhancher avec grâce. Sa queue de cheval se balançait dans tous les sens. Quand l'orchestre a attaqué les tangos, elle est venue se rafraîchir.

C'est là qu'elle a senti mon regard: elle avait de grands yeux bleus qui m'ont vrillé le cœur. Elle m'a regardé drôlement, comme une qui est gauche. Elle m'a demandé: «Vous ne dansez pas?» J'ai répondu bêtement: «Je ne sais pas». Elle a souri: «Venez, c'est un slow, je vais vous apprendre». Elle a tendu la main...



2. Boum!

Elle venait de Paris le dimanche avec son père. Il avait une Panhard noire, une Dyna X qui ressemblait comme une sœur à une Traction. À l'époque il n'y avait que le boulanger qui avait une voiture, pour ses tournées. Une Vivaquatre aménagée en fourgon. C'est chez lui que je la croisai ce dimanche-là. C'était au début de l'automne, un matin frisquet. On était dans la boutique quand une averse tomba. «Je peux bien vous prêter un parapluie, fit Marcel, mais j'en ai pas deux.»

Je la raccompagnai jusqu'à chez elle. Elle m'invita à entrer, «Mais votre père?...» Il avait la même gaieté qu'elle. Il avait préparé le café, il ajouta une tasse. Il travaillait dans un bureau, rue du Montparnasse. Il était veuf – un bref silence tomba sur la conversation. Tout de suite on sympathisa. Laurette me fit visiter la maison – je la connaissais: avant eux, c'était celle des Silberstein. Et de Sarah qui était partie un jour du côté d'Orléans et qu'on ne revit pas. Les Sédilleau avaient racheté depuis moins d'un an. Laurette me montra sa chambre. Il y avait un énorme bouquet de fleurs près de l'électrophone, avec un disque de Charles Trenet... Et mes lèvres sur les siennes...



3. La marche nuptiale

Laurette était belle comme le jour. Pour respecter la tradition, elle portait ce jour-là quelque chose de neuf (cette robe somptueuse confectionnée par Tante Maud), quelque chose de vieux (une chaînette en or qui lui venait de sa mère), quelque chose de bleu (dans la poche, un sachet de lavande), quelque chose d'emprunté (le rouge à lèvres de son amie Suzanne). Son père était radieux. Au sortir de la mairie, l'orage a éclaté. Mariage pluvieux, mariage heureux! On a traversé la rue dans la débandade et dans les rires. Ma mère, qui avait tout prévu, a fait circuler des serviettes dans l'église.

Après la cérémonie, on est allés à la salle des fêtes. La femme du bistrot et maman avaient mobilisé les voisines et orchestré la préparation du frichti. Elles avaient fait au mieux avec ce qu'elles avaient pu trouver, parce qu'on était encore aux cartes de rationnement. La famille du Havre était là. L'oncle Pineau était un boute-train infatigable et il avait fait fort en jouant sur l'harmonium de la paroisse «Ah les petites femmes les petites femmes de Paris»! Même le curé riait. Pour la suite, c'est Jojo qui officia avec son accordéon. Jusqu'à l'aube! Il a dû chauffer... Laurette et moi on était ailleurs. Au paradis...



4. La première fille

Je ne vais pas vous raconter cette nuit-



là. Ni celle-là ni les autres. Robert et Mathilde nous avaient laissé leur maison. Un joli petit ruban de dentelle barrait l'entrée de la chambre. J'ai pris Laurette dans mes bras pour franchir le seuil. Bien sûr on riait. Je crois que nous avions un peu bu. Elle a allumé la lampe de chevet. Elle s'est déshabillée derrière le paravent. J'ai regardé sa robe blanche pendre sur le tissu à fleurs, ses bas, son soutien-gorge. J'étais assis au bord du lit, incapable de bouger. Vous comprenez: Laurette était mon premier amour. Bien sûr, des filles, j'en avais connu. Deux ou trois. De ces femmes avec qui on couche à la ville, pour un billet, parce qu'il faut bien que ces choses se fassent. Mais ce soir-là, avec Laurette, c'était tellement autre chose. Elle a passé la tête au coin du paravent, elle m'a vu empêtré dans ma chemise, «Attends, je vais t'aider». J'étais torse nu, je me suis allongé en travers du lit pour éteindre la lampe. «Regarde-moi. Je te plais?», elle a demandé. Elle s'est allongée près de moi, dans le travers du lit, avec sa peau abricot. Elle a défait la ceinture de mon pantalon, glissé le tissu de velours jusqu'aux pieds. On s'est embrassés embrassés comme des affamés. Endormis comme ça dans le travers du lit.

5. Sa

J'ai toujours été nul en mécanique. Surtout pour ce qui est de la mécanique des femmes, bien que le féminin ne se justifie pas tellement dans mon cas. Je n'y connaissais rien à

Cécile
Deruy

tout ça. À l'amour, bon, on apprend «sur le tas» – je mets les guillemets, que vous n'alliez pas croire... Mais à la vie de tous les jours avec quelqu'un, rien! Ça c'est du grand art. C'est Laurette qui m'a appris. Elle m'a appris comment être heureux à deux, comment ne pas l'être à certains moments, comment se disputer sans se blesser, comment ne pas se faire la guerre, comment savoir durer parfois en attendant que les choses reviennent au beau temps... Elle m'a tout appris. Elle était très forte, elle, pour ce qui est de la mécanique des sentiments. Elle me disait «C'est un peu comme un accordéon. Quand tu le démontes, rien ne ressemble à rien, mais quand tu l'assembles, et que tu l'assembles à la perfection, alors la musique qui sort est divine». Elle savait les mots, un peu comme le professeur. Et maintenant qu'il n'y a plus de mécanicienne à la maison, des fois c'est un peu le foutoir. Je sais plus trop comment remonter certaines pièces – la pièce de la tristesse me joue des tours – mais j'ai décidé de m'atteler à la tâche. Je fais des regrets. La preuve: je peux parler d'elle sans avoir trop envie de chialer...

6. Les plaisirs démodés

Hier j'ai fait du rangement. Je me suis dit «Faut te secouer!» J'ai vidé la malle du grenier. Et je suis retombé sur ça... Nom de dieu, le coup au cœur!

Corinne
Couly

Ses sous-vêtements en dentelle! Elle les avait fait faire par une amie dentellière et elle ne les a portés qu'une seule fois: le jour de notre mariage. Moi, à vrai dire, je n'avais pas la tête à ça. Déjà être seul avec elle dans cette chambre, c'était beaucoup d'émotion. Je me souviens d'une chose qui m'avait étonné. Quand on a eu refermé la porte, avant même de s'embrasser comme des morts-de-faim, elle a sorti de son sac une petite feuille de papier sur laquelle elle avait encadré «Chambre n°24». Comme je la regardais sans comprendre, elle m'a murmuré à l'oreille «24 ans. 24 ans que j'attends ce soir, qu'un homme entre dans ma chambre et dans ma vie.» J'ai défait maladroitement sa robe blanche, j'avais peur de la froisser, elle a dit «Pas grave! Je ne la remettrai pas». Elle a enlevé le reste. Elle était sur le lit avec ces dentelles, une sur la poitrine et l'autre... Elle a pris ma main et l'a posé dessus. Elle m'a montré comment les caresser, en pressant à peine du bout des doigts comme si... comme si c'était un trésor... C'était un trésor. Quand je suis tombé là-dessus hier, je me suis rappelé ce frôlement des doigts, ma main a tremblé sans que je le lui demande. Je l'ai sentie frémir sous mes doigts...

7. Sa jeunesse

On s'est bien ratrapés par la suite. C'est drôle, en général dans les histoires l'amour fou c'est au début, et puis, avec le temps, ça se tasse. Avec Laurette ça n'a pas été ça, plutôt,

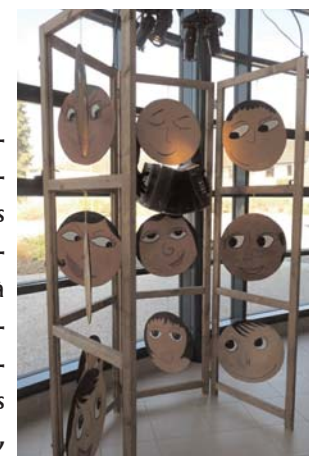
comme on dit, un long fleuve tranquille. Non, pas tranquille, pas impétueux non plus... Ce que c'est bête de ne pas trouver ses mots... Un mot qui dise calme et beau et qui va en s'élevant jusqu'à... jusqu'à où ça doit aller. Faut pas croire que c'est facile de vivre au quotidien. Au début je ne gagnais pas bien ma vie à faire le journalier dans les champs. Et le travail des femmes n'était pas bien vu: normalement, c'était mariage et langes tout de suite. Mais Laurette, elle voyait les choses différemment, elle voulait que l'on se fasse une situation avant. Elle voyait que la terre, j'aimais ça. Jamais elle ne m'aurait demandé de faire autre chose. Mais elle voulait que cette aventure-là on la vive pleinement. À fond. Quand le Père Ménard est mort, elle a tout fait pour qu'on rachète ses terres. Elle travaillait déjà à l'étude, en ville, elle connaissait tout ça. Moi, j'étais effrayé par les emprunts au Crédit Agricole mais elle m'a décidé. On savait bien qu'il y aurait des acrobaties à faire et que plus d'une fois ça passerait de justesse mais on se tenait par la main. J'avais le pied sur le fil, elle était mon balancier. Pas possible de choir.



8. Une chanson douce

Les deux premières années, jusqu'au printemps 55, ça a été terrible. Surtout à cause des intempéries: les récoltes à moitié, mais les traites, elles, elles tombaient

de tout leur haut. Le père de Laurette nous a donné un sacré coup de main. L'hiver de 54, j'ai bien cru ne jamais m'en sortir. ça avait commencé dans l'août... Laurette a bien senti que j'allais au fond du trou. Un soir, dans la salle, on écoutait la radio quand elle a fait sa demande. Elle s'est mise à genoux au pied de mon fauteuil, elle a posé la tête sur mes cuisses et elle a dit: «Alf... [un silence] je voudrais avoir un enfant». Elle me connaissait bien: elle n'attendait aucune réponse de ma part, elle savait bien qu'en une seconde ça me coulait de partout sur le visage et déjà mes épaules se secouaient... Il est arrivé à la mi-juin, le 8. «À deux jours près il nous aurait fait le débarquement», a dit mon beau-père. Ce qu'il était beau, mais ce qu'il était beau! Avec sa bouille bien ronde, sa petite frange de cheveux noirs et ses grands yeux bien ouverts. Laurette irradiait. Le bébé reçut en même temps son prénom – Louis, en souvenir de l'oncle maternel mort dans les camps – et son petit nom: Primo. «La série est limitée, avertit le beau-père. Après Octavo, ça devient incertain.» Cet été-là les moissons furent du feu de Dieu.



9. Le temps des môme

À mon âge on aime bien avoir le sentiment de ne pas s'être trompé, d'avoir maîtrisé sa vie. Je vais pourtant le dire tout simplement: le bonheur que m'a donné Laurette avec Primo et, l'été suivant, avec Duo, jamais je ne saurai le décrire. Les enfants, ça remplit la vie mais le meilleur, c'est le trop-plein, c'est quand ça déborde de rires, de regards, de câlins, de petits mots, de soupirs, d'odeurs. Les odeurs de bébé! À l'époque, ce n'était pas le Mustela des petits-enfants: un soupçon d'eau de Cologne, à peine, sur les fesses et derrière l'oreille. Je ne me serais pas cru capable de cette patience. Parce que reprendre tout au début: le nom des choses, le goût des fraises sauvages, les odeurs de sous-bois après l'averse... tout! J'ai tout repris avec Primo, Émile a appris un peu de son grand frère. Et les chansons! Moi qui ai toujours chanté comme une casserole, je me suis intéressé aux vieux airs de grand-mère, à *Marie, trempe ton pain!*, à *J'ai du bon tabac*... «Chante encore» disait Louis, «Core» répétait Duo. C'était avant la télévision. On jouait aux petits chevaux et, après, aux dames; on allait beaucoup se promener jusqu'au bois des châles. En septembre, les mûres, les châtaignes. «Nos vertes années» disait Laurette plus tard, après que la maladie l'avait alpaguée, «On ne les a pas ratées!»



10. La maman des poissons

Le premier mot qu'a prononcé Primo, c'était le mot *tracteur*. Il adorait quand je le faisais monter près de moi, sur les genoux de sa maman. Et le premier mot de Duo, ça a été *poisson*. J'ai toujours aimé la pêche et souvent, le dimanche, on mettait le repas dans un panier et on allait à la rivière. Quand j'attrapais un poisson il battait des mains en disant *Passon Passon!* Je leur montrais comme c'est beau, un poisson, avant de le rejeter à l'eau. Et un jour Laurette a eu l'idée d'installer un aquarium. Alors là, les deux têtards, ils y passaient des heures. On avait mis de ces jolis petits poissons colorés qui font comme un beau paysage des îles lointaines. Un été on est allés en vacances à l'île de Noirmoutier. Alors là ils ont en vu, des poissons! Ce qu'a dit Primo: «Jamais je mangerai de poisson de ma vie» et ce qu'a dit Duo: «Comme Primo!» Dans leur chambre, Laurette avait installé un joli mobile. Pendant deux heures elle avait découpé dans du carton et les gamins avaient sorti les peintures. Le soir ils m'ont montré la dizaine de poissons qui se balançaient au bout de leurs fils. Ils l'ont montré au professeur quand il est venu. Et Ange leur a dit qu'il connaissait une petite chanson sur les poissons. Depuis ils ont toujours adoré Bobby Lapointe. À quoi ça tient!...

Christine Moreau

11. L'accordéoniste

Insensiblement, avec les enfants, on s'est enfermés dans notre petit cocon. Je sais bien, on ne peut pas tout faire, être de-hors et chez soi. Années 60: la ferme commençait à tourner toute seule. Un moment j'ai même pensé prendre un ouvrier mais, patron, je ne le sentais pas, ce n'était pas quelque chose pour moi. C'est à cette époque que le professeur est venu habiter près de chez nous. Pour tout dire: juste en face. On a vite sympathisé. On l'avait invité à prendre un verre quand Émile a perdu connaissance. On s'est affolés. J'ai vainement essayé de téléphoner à la gendarmerie. Le professeur a dit: «Je vous emmène». On a laissé Louis chez les voisins et on a filé dans sa Panhard. En dix minutes, on était à l'hôpital. Ce n'était rien, une convulsion. Je suis rentré avec d'Agostini. Je lui ai dit qu'il avait vraiment le prénom de circonstance: Ange. Il a souri un peu tristement. Sa femme venait de le quitter, c'est pour ça qu'il avait laissé tomber la vie parisienne. Il a dit: «Là-bas on vit chacun dans sa bulle, ici on se sent en famille». J'ai été ému qu'il dise ça. Encore plus qu'il aille chercher son accordéon. Avec Primo, on s'est assis à l'entrée du jardin, j'ai préparé les grillades et sorti le vin frais. Et lui, il nous a tout joué. Mais surtout Piaf. Pensez, quinze ans avec elle...



12. La mer

Après ça, avec Émile, on était toujours sur le qui-vive. Cet été-là on s'est dit que ça lui ferait du bien de voir la mer. Sans compter que moi, la mer, je ne peux pas dire que je la connaissais. Je ne savais même pas nager la brasse! Entre nous, je ne sais toujours pas mais maintenant ce n'est plus si utile... On a donc pris une petite location à Noirmoutier, à Barbâtre exactement, à l'entrée de l'île, juste à la sortie du Gois. On n'avait pas encore de voiture, le professeur nous a prêté la sienne. Oui, prêté, c'est un gars comme ça, Ange... Quand ils ont vu pour la première fois la mer, les garçons sont restés sans rien dire un long moment, complètement abasourdis. Et puis ils ont demandé «C'est vrai que ça va au bout du monde?» On est rentrés dîner et après, jusqu'à ce que la nuit tombe, on est restés assis, silencieux. Juste à écouter le flux et le reflux des vagues. Un moment Louis a dit «On croirait voir un accordéon. Un coup dans un sens, un coup dans l'autre». «Et la musique, a demandé Laurette, qu'est-ce que tu en penses?» Primo a réfléchi un moment avant de répondre «J'aime mieux l'accordéon parce que ce n'est pas toujours pareil». Puis il a ajouté «Mais ici, on peut aller au bout du monde». Il avait raison. Il ne savait pas encore que l'accordéon aussi nous emmène au bout du monde.

Christophe Ramet

13. Quand les hommes vivront d'amour

Ange passa le soir de Noël avec nous. Il avait tenu à venir les mains pleines. À Laurette et à moi il offrit une magnifique coupe à fruits

Laurence Freson

achetée chez un potier de La-chapelle-aux-Pots. À Duo il offrit un concertina. C'était parfait pour ses petites mains. Et pour Primo, il sortit le grand jeu, un accordéon ! J'aurais voulu que vous voyiez les yeux des garçons quand ils ont déballé leurs cadeaux. Même pas un œil sur nos jouets, ils se sont jetés tout droit dans la musique. Le barouf qu'ils faisaient ! Discordant bien sûr. Primo a dit « Mais on peut pas en jouer, on sait pas ! » « Justement, a répondu Ange, si tu es d'accord, je te prends en apprentissage à partir de la rentrée des classes. » C'est comme ça que Louis a démarré la musique. Plus tard, on l'a mis à l'école de musique et il a bien appris. Pas la grande classe comme Ange mais un bon petit joueur qui en savait assez pour nous régaler lors des rendez-vous familiaux. Un jour, il avait trente-cinq ans, son fiston l'a fait tomber en descendant l'escalier. En miettes ! Louis en a pleuré de tristesse. Je lui ai recollé comme j'ai pu mais il ne pouvait plus en jouer. Le biniou était mort, ne restait qu'un objet de musée. Il l'a gardé, il est toujours dans sa salle. Il s'en est racheté un mais « celui d'Ange, dit-il toujours, c'était le meilleur ».

14. L'hymne à l'amour

Laurette était passée premier clerc. Moi je m'en tirais plutôt bien. Primo et Émile s'occupaient du poulailler ; il nous restait une dizaine de poules,



elles vieilliraient toutes là. Le professeur tournait plutôt mal, ça nous inquiétait de le voir se pocharder comme il le faisait. Au printemps 68 heureusement il reçut dans le dos la tape qu'il fallait. Laurette avait parlé de lui à une collègue dont le mari faisait le piquet de grève chez Lockheed. De là un grand récital dans l'atelier un dimanche après-midi. Nous aussi on y est allés. Ange m'avait demandé un coup de main pour les éclairages, il avait royalement trois projecteurs avec lesquels je faisais des effets sur un petit boîtier électrique. L'après-midi fut inoubliable. Vous pensez, avec toute sa science de l'accordéon, il en a mis plein les oreilles à tout le monde. Ce soir-là, avec Laurette, on s'est chanté en duo *L'hymne à l'amour*.

Et les années ont filé sans qu'on y prenne garde. De Gaulle, Pompidou. Les enfants poussaient. Louis a eu son bac et il est parti à l'université. Son frère l'a rejoint l'année suivante, celle où est arrivé ce pauvre Giscard. De voir la maison vide, ça nous en a fichu un coup. Laurette a traîné une mauvaise grippe tout l'hiver. Parfois on allait les rejoindre d'un coup de voiture : pizzeria, cinéma... Du bonheur !

15. Les vieux amants

Primo était déjà maître d'école quand on a su, pour sa mère. On était allés à Paris faire des examens complémentaires qui avaient confirmé : cancer du sein. Il avait été décelé très tôt, il y avait les meilleures chances de guérison. Assez vite en effet, avec la chimio, un mieux s'est fait sentir. Un an plus tard, elle a repris son travail à temps partiel.

En 81 sont nées Sixtine et, trois mois plus tard, Octavie. Pas possible : les garçons avaient dû se donner le mot. « J'espère qu'Octavie ne sera pas la dernière », a dit Laurette en riant. Nos belles-filles étaient des amours. L'été 81, on a tout fêté d'un coup : le départ de ce pauvre Giscard, l'arrivée des deux puces, la retraite de leur grand-mère – moi aussi je commençais à fatiguer et je venais d'accepter un poste de cantonnier à mi-temps, le temps de régler la vente de la ferme. Pour l'occasion, on avait dressé les tables sous les pommiers et Ange officia avec sa grande formation.

Ce furent les derniers beaux jours. À l'automne, Laurette se sentit de nouveau une grande fatigue. On crut à une rechute. C'était pire : les métastases s'étaient déjà éparpillées. On eut le temps de gâter les petites-filles, de consoler les garçons et, Laurette et moi, de se dire ce qu'on avait à se dire... y compris pardon...



16. Et maintenant

C'est impossible à raconter, ça fait un mal fou de parler de ça malgré les années, ça brûle, ça déchire, ça vous dévaste. Vous n'êtes plus rien. Voilà. Plus rien. On repense

à tant de choses, aux belles choses et aussi aux mots que l'on n'a pas su trouver quand ils auraient fait du bien, aux sourires qui ne sont pas venus sur les lèvres, aux mains qui ne se sont pas glissées jusqu'aux siennes quand elle les attendait... Dans la malle du grenier il y avait aussi un petit carnet. Sur la couverture elle avait écrit « Liste des courses ». Je me suis étonné, je l'ai ouvert. J'ai lu. « Liste des choses que j'aime faire avec lui sans qu'il le sache : le regarder quand il est plongé dans un livre ; apercevoir son ombre, l'été, contre le mur du jardin ; l'entendre souffler quand il dort ; l'entendre se taire quand je lui dis Je t'aime. » Et aussi ceci : « Liste de ses respirations : saccadée et désordonnée quand il est pris d'un fou rire ; profonde et grave quand nous nous aimons ; retenue quand il me caresse ; un soupir quand il est fatigué ; suspendue quand Primo, au téléphone, lui a dit qu'il allait être grand-père ; éperdue, la première fois où nous nous sommes embrassés ; rien, un souffle, un envol quand je lui ai dit Fais-moi un enfant ; haletante quand il est accouru à la maternité ; en apnée quand j'ai mis Primo dans ses bras ».

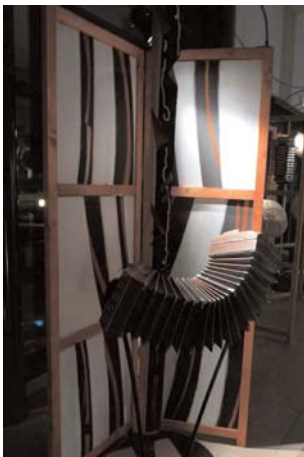
Audrey & Eric Boudier

17. Chez Lorette

Avant, je ne voulais pas croire que le goût des choses pouvait changer. Que les cerises, par exemple, pourraient ne plus avoir ce goût délicieusement suret. Mais ne pas voir l'échelle appuyée contre la branche, ne pas y voir Laurette occupée à remplir son panier, ne pas pouvoir me glisser sous sa robe et remonter mes baisers le long de ses jambes... Je suis resté des années sans cueillir les cerises. Je ne pensais pas que quelqu'un puisse à ce point manquer. C'était comme si, toutes ces années, quelque chose d'elle avait vécu en moi ; elle partie, il ne me restait qu'un trou. Je ne peux pas mieux dire : un trou.

Les garçons ont été très proches de moi toutes ces années, jamais une semaine sans prendre des nouvelles, jamais un mois sans une visite. Ils faisaient appel à moi pour garder les petits-enfants, je récupérais les plus grands pour les vacances, je les emmenais dans une location à Noirmoutier...

J'ai arrêté le cantonnier en 93 : envie de souffler, de voir le pays vieillir. Émile m'avait offert un appareil photo. Ça m'a pris comme une passion. Me voilà parti à faire des albums de tout : la ferme, les champs, les accordéons... Il y a un album que je ne montre à personne, il ne parle que d'elle... Je lui ai donné le titre de la chanson, *Chez Laurette*...



18. La valse à Yoshka

Il y avait foule à l'enterrement de Laurette. Le village tout entier, plus des gens de çà et là. C'était d'une tristesse infinie, le pire jour de ma vie. Mais le Professeur avait tenu à être là avec son accordéon et il avait demandé à Primo de l'accompagner. D'abord Louis a dit qu'il ne pourrait jamais, qu'il était bien trop anéanti par la mort de sa mère. Et puis qu'il ne saurait jamais... Ange a insisté avec sa gentillesse habituelle et, bien sûr, il a assuré le coup. Si bien que cet enterrement était une merveille pour l'oreille. Après, on s'est retrouvés pour un vin d'honneur chez Vermeulen, le bistrot. Et là, il nous a joué tout son répertoire. Je savais que Laurette aurait été heureuse de voir ça : tous ces gens regroupés autour d'elle, dans le souvenir de la belle femme qu'elle avait été, belle et heureuse. Au début, les gens parlaient bas, ils se tenaient un peu raides. Au fur et à mesure des morceaux, ils se sont détendus et ça a fini par le musette. Oui, on a dansé le jour de l'enterrement de Laurette. Je me demande si ce n'est pas la meilleure idée que l'on ait jamais eue pour enterrer ceux qu'on aime. Chez Vermeulen, ça tournait, ça guinchait. Sur le soir, le professeur a annoncé « la dernière de cet après-midi ». Un petit silence puis il a dit : « En l'honneur de celle que nous aimons tous, La valse à Yoshka ». Sublime !

Eric
Poirier

19. Demain si la mer (Leclerc)

Primo m'a dit : « Il y a deux solutions, papa. Ou tu t'effondres, ou tu prends la vie à bras-le-corps. » Il a ajouté : « Choisis la seconde ». Je l'ai embrassé, j'ai hoché la tête, « Va pour la seconde ». J'ai commencé par un grand ménage, du grenier à la cave. Ange est venu me donner un coup de main. Après ça le professeur a sorti la voiture et il a dit « On y va ». « Où ça ? » « La vie, maintenant, on va l'empoigner sec ! » Il était pas trop pour les autoroutes, alors on a contourné Paris et nous vlà dans la Beauce. On avait le ventre vide, on s'est arrêtés à Beaugency. Et là, comment ça s'est fait, je ne sais plus mais la bagnole a calé. Impossible de la redémarrer. Au garage ils ont dit que ce n'était pas grave et que ce serait dépanné le lendemain dans la matinée. On a pris une chambre à la Maille d'Or. Je voulais absolument la 24, le patron a tout fait pour. On s'est baladés dans la ville, on a marché le long de la Loire. Devant nous il y avait une jeune femme avec ses trois enfants, ils riaient, ils se poursuivaient, les deux plus grands. Ange a dit « Je crois que c'est ça le bonheur ». On avait un peu bu, il s'est approché de la jeune femme et il lui a demandé « Vous voulez que je vous joue un peu d'accordéon ? » Elle était très émue et a ri, un beau grand rire lumineux. Il a joué L'hymne à l'amour. Elle a dit « On a joué ça quand je me suis mariée ». Et nous, comme deux vieux cons, on était bien.

Didier
Paigneau

20. L'âme des poètes



Et un beau jour Ange d'Agostini débarque avec son air affûté de vieux bandit. Je sers l'apéro, un, deux, mais ça ne voulait pas sortir. Il gardait son renfrogné. Je le connais, je savais bien qu'il couvait quelque chose. Un moment j'ai pensé : il va m'annoncer qu'il a reformé un orchestre ; à quatre-vingt-dix ans il en serait encore capable ! Mais le voilà qui me tend un bouquin. Je le prends, *La valse à Yoshka*. Ah, cette Yoshka ! Une histoire à vous retourner le cœur. Il me dit : « C'est moi qui ai écrit. Dedans je parle de vous... » « De nous ? » je fais. « Ben... de Laurette et de toi. » Il y avait un signet, j'ouvre, je lis. Je n'ai pas pu aller au bout : tous les mots étaient comme des silex et, à la dixième ligne, j'avais le cœur à vif. On est tombés dans les bras l'un de l'autre. Le troisième pastis, on l'a bu sec. C'est alors qu'il m'a dit : « Alphonse, j'aurais besoin de toi... pour la tournée ». Et comme je le regardais ahuri : « Ben oui, la tournée du livre, qu'est-ce que tu crois ? » La suite, vous la connaissez... Ange et moi nous nous épaulons, nous nous soutenons. Ça nous fait un bien fou de baigner dans cette ambiance. « À jouer les airs de nos vingt ans – c'est le professeur qui parle – on ne vieillit pas. » Le fait est. Je l'écoutais encore hier, pendant sa conférence... son branle-poumon, il en joue vraiment comme un dieu !

21. Mon Dieu (Piaf)

C'est Primo et Duo qui ont imaginé ce petit autel dédié à leur maman. Ils l'ont installé dans le séjour. Quand ils ont fait ça, au dernières vacances, j'ai été saisi



par la beauté de la chose. Jamais je n'aurais imaginé un souvenir aussi émouvant. Le Crucianelli, c'est le tout premier accordéon, celui du professeur que j'avais rafistolé. Il y a tout ce qu'aimait Laurette, la dentelle, les fleurs, les couleurs... Rien de triste surtout, «Elle avait tant de rires dans la voix» a dit Duo. Pas de photo: ils ont demandé à des amis de dessiner. Et le plus beau, mais personne ne le voit parce qu'il faut soulever le Crucianelli et le retourner: ils ont collé sur le guéridon un petit écriteau, «n°24». «Mais comment vous savez ça?» je leur ai demandé. Primo a souri: c'est Laurette qui leur a raconté. Ah, cette femme, quelle merveille! «Et vous, vous avez quel numéro, alors?» Duo a éclaté de rire, que c'était des trucs de vieux et qu'eux... Et puis il a dit tout bas «Moi, j'ai le 17, et toi, Louis?» «Le 17 aussi... Mais j'ai aussi, bien cachés quelque part, un 16 et un autre 17». «Quel salopard tu fais!» a rigolé Duo, «C'était ta petite blonde, le 16?» On a ri avec ça! Là-dessus Ange en a rajouté: «Ça va vous étonner mais moi, oh, il y a quelques années, j'ai touché un 32!» On a ri de plus belle.

2

3

4